

Le Libertaire

TÉLÉPHONE : 432-14

HEBDOMADAIRE

Mon parti est pris, et je vous déclare quel j'aime mieux être voleur que mendiant.

J.-J. ROUSSEAU

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. >
Six mois. 3 fr. >
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

LOUISE MICHEL

Les dernières nouvelles de notre amie sont des plus rassurantes. La chère convalescente est en voie de complet rétablissement.

Quelques esprits chagrins étaient inquiets, se demandant si Louise était entourée des soins et de toute l'affection que la situation comportait ; comme si Louise pouvait se trouver isolée sur n'importe quel point du monde !

Voici, d'ailleurs, de quoi rassurer sur ce point les camarades... Sur l'initiative de Casmao, un appel à la solidarité fut lancé... En voici le résultat :

Sommes reçues par le camarade E. Casmao, au nom de la Jeunesse syndicale de Toulon.

Ces listes ont déjà été publiées dans les journaux de la localité.

1^{re} publication

De Toulon : Pellegrin, 9.40 ; Rémi, 9.75 ; Amiot, 4.35 ; Cosmao, 28.25 ; Ribou, 6.40 ; Pons, 4.85 ; Bernical, 10.75 ; Gehl, 6.00 ; Lauvergnat, 10.35 ; Feissolle, 25.95 ; Recoux, 1 ; Théolaine, 1 ; Lambert, 0.50 ; Arblade, 3 ; Groupe socialiste du Temple, 9.15 ; Scapola, 1.25 ; Syndicat de l'Ameublement, de Marseille, 14.50 ; Olivier, 1.40.
Au total : 147.85.

2^e publication

Marie Kugel, de Paris, 2 ; Bernical, 1.90 ; Poulhon, de Nîmes, 4.50 ; Pellegrin, 0.20 ; Feissolle, 0.50 ; Gehl, 0.25 ; Potigny, de Marseille, 39.60 ; Legall, de Brest, 10 ; Mercier, de Trélat, 6 Pinac, de Paris, 5 ; Villemejeane, de Nîmes, 10.40 ; Mercier, de Trélat, 2^e collecte, 13 ; Aragon, de Pézenas, 16.50 ; Kérihuél, de Lorient, 5 ; Guinet, de Grenoble, 10.
Au total : 124 fr. 85.

Reçu depuis :
Legall, de Brest, 25 ; Rey de Mustapha, 30 ; Elie, de Tours, 11 ; H. B., de Tours, 0.25 ; Villemejeane, 15.15 ; Kérihuél, 2.50.
Au total : 83 fr. 90.
Total général :
147.85 + 124.85 + 83.90 = 356 fr. 60.
Merci à tous.

NOS CANDIDATS

Voici bientôt venir le beau mois de mai, les feuilles vertes poussent ; pareilles, à une végétation, hêudeuse et multicolore, les professions de foi électorales, comme pour parodier la nature, envahissent et maculent les monuments et les murailles.

Au 1^{er} mai, — la fête du travail, — les candidats, ces ennemis nés des travailleurs, ne feront pas grève, et non plus hélas ! l'irréductible troupeau des votards.

Songez donc, comment : vivre sans conseillers municipaux ? Car c'est la source même d'où jaillissent les vénérables sénateurs, qui, à leur tour créent, dans sa sublime majesté, le président de la République, duquel procèdent les ministres, lesquels, avec la coopération des Chambres, nous gouvernent. Vous voyez, tout se tient : et concevez-vous que nous puissions n'être pas gouvernés ? Mais à cette idée, nos cheveux se hérissent d'épouvante ; mais c'est la fin du monde, cela ! Si on lui ôte le harnais où se sont moulés ses reins, la bête de somme est dans l'angoisse et le désarroi ; d'instinct elle réintègre l'écurie, sa prison ; et d'elle-même, elle se replace sous les brancards.

Il y a des égoutiers, des gaziers, des électriciens, des architectes, des ingénieurs, des maçons, des artistes, des savants, des médecins, des professeurs. Toutefois, sans les conseillers municipaux, ces bruyantes mouches du coche, imagine-t-on qu'il soit possible de vider nos ordures, de nous éclairer, de nous construire des édifices, d'installer des tramways, d'embellir et d'égayer nos rues et notre existence, de veiller à notre hygiène et d'organiser un bon enseignement ?

Mais il est toujours amusant, lorsqu'on a du temps à perdre, de badauder un peu autour des charlatans qui péroreront sur leurs tréteaux. Si nous écoutions quelques minutes ces pitres bonimenteurs d'un nouveau genre, ou plutôt si nous parcourions d'un rapide coup d'œil leurs prospectus-réclames !

Ah ! la concurrence est vive ! Nationalistes se dressent contre nationalistes, bloc contre bloc. Baillière, bien que le drapeau lui soit cher, en montre un bout à peine : Il ne fait pas de politique, le saint homme :

candidature d'affaires, tout simplement, non pas des siennes, comme on pourrait croire, mais de celles des autres !

Plus pétulant, un certain docteur dénonce carrément le combisme, qui nous conduira aux abîmes... s'il n'est élu à point pour nous tendre la perche et nous repêcher.

Le Grandais, lui, est du Bloc, et il le dit bien haut, et même il se fâche tout rouge, parce qu'on le désagrége : et qui le désagrége ? Son concurrent parbleu, Fournière, un homme qui a déjà trahi Clignancourt et son mandat de conseiller municipal, ayant lâché l'un et l'autre pour se faire nommer quelque part député ! Prenez donc l'ours de Le Grandais !

Celui-là, encore un docteur, et qui déteste cordialement Combes ! Boutez dehors cet être néfaste et tous nos maux seront guéris : la recette est simple, cher docteur.

Ce candidat s'octroie à lui-même des épithètes qu'il juge flatteuses : il se dit républicain, indépendant et patriote. Il veut avant tout l'armée forte et respectée, et mort aux traîtres !

Le monopole aura dans ce disciple d'Hippocrate, un implacable ennemi, autant que les petits commerçants et les cochers de fiacre un zélé défenseur. Après avoir ouvert tout grands ses bras au bistrot et à l'armée, qui vident les poches de l'ouvrier, l'abrutissent et le tuent, il accueille aussi l'ouvrier avec un large électionisme, l'invite à s'associer, à remplir ses bas de laine, bâtit des écoles à ses enfants et des asiles à ses vieillards.

Voici Louis Pujet, candidat du comité républicain nationaliste. C'est lui qui dit leur fait à Pelletan et à André, à Jaurès et à Hervé, son cœur de bon Français saigne de voir se rouvrir cette plaie, l'affaire Dreyfus, et il ne peut se faire à l'idée que la France se jette à plat ventre devant l'Angleterre et qu'elle tourne le dos à la Russie. Sans doute, il ne voudrait être conseiller municipal, que pour rectifier la position et aller mettre à feu et à sang la Mandchourie et la mer Jaune ! Ce qui ne l'empêche pas d'avoir pour les ouvriers une touchante sollicitude : invalides du travail et de l'armée ont à ses yeux un égal droit à la retraite. Et notre bon nationaliste excommunique Combes pour ne l'avoir pas compris. Combes, plus logique, pense que ceci — l'armée — est fait pour sabrer cela — l'ouvrier. Et notre candidat, au fond, partage la même manière de voir, mais il phrase et il palabre pour vendre son orviètan.

Est-ce Lorenzi qui est le patriote bon teint ? Est-ce Pujet ? Est-ce Denais ? Chacun prétend être le seul, le vrai, l'unique.

Avec Edm. Sohler nous changeons de note. C'est un républicain — cela va sans dire, ils le sont tous — mais un républicain « démocrate ! » Il ne serait pourtant pas fâché de recueillir les voix, d'où qu'elles viennent, car, dans un préambule insinuant, il se déclare respectueux de toutes les opinions et de toutes les croyances sincères. Sohler ne veut pas abolir les impôts puisqu'il vise à en toucher sa part, sous forme d'appointements annuels de 6,000 francs. Mais il nous promet de chercher à répartir équitablement les charges publiques : de quelle façon s'y prendra-t-il afin que le pauvre ne continue pas à payer tout, absolument tout ? Sohler n'en dit rien. Du reste, très optimiste, il affirme que la question de l'éclairage est résolue pour le mieux. Des vagues électeurs qui, loin de pouvoir prétendre au luxe énorme du gaz et de l'électricité, n'ont souvent pas même de quoi faire l'acquisition d'une bougie, naturellement, Sohler ne daigne pas en dire un mot.

Sohler promet à sa clientèle électorale d'être un zélé factotum : il fera reconstruire la mairie, prolonger telle rue, assainir tel quartier, arrêter un train de banlieue au bon endroit. Il gagnera, nous dit-il, son argent en consciencieux employé. Mais, s'il nous trompe, on sera tout de même obligé de le subir quatre ans.

Un candidat amusant, c'est celui de « la marque syndicale. » Sa devise est : Ne votez que pour ceux qui auront fait apposer la susdite empreinte au bas des affiches et imprimés de propagande électorale. Et, pour que nul ne s'y trompe, il en donne le fac-similé. Le prolétariat ne se paie plus de mots, il veut des actes : de ceux qui sollicitent ses suffrages, il exige qu'ils montrent patte blanche. Leurs pitreries leur seront pardonnées si elles sont imprimées par des types syndiqués ; leurs mensonges deviendront des vérités si la composition en est payée au tarif !

Votard crédule, cours déposer ton bulletin dans l'urne. Il en sortira, comme des diables d'une boîte à surprise, des conseillers municipaux, des législateurs au petit pied. Leur grand travail sera de jeter ton

argent dans les rues pavées par où passeront le tsar, les rois d'Angleterre et d'Italie, et la kermesse républicaine du 14 juillet. Et puis aussi, ils s'occuperont, au besoin, de te faire assommer à tes frais par une police très municipale. Electeur, mon ami, de quoi pourrais-tu te plaindre ? C'est toi qui l'auras voulu.

Silve.

BEAUX SENTIMENTS

On a pu lire, dans les journaux de cette semaine, que MM. X. et Y., représentants de Mme Sarah Bernhardt, ont remis à S. E. de Nélidof, ambassadeur de Russie, qui a bien voulu le recevoir — le généreux homme — un chèque de 75.169 fr. 75, montant intégral de la recette de la représentation de Rigoletto, donnée au théâtre Sarah-Bernhardt, pour les blessés russes d'Extrême-Orient.

Nous sommes trop sincèrement adversaires de la guerre pour ne pas voir d'un œil favorable se manifester le sentiment d'humanité qui consisterait à vouloir panser des blessures que l'on n'a pas faites, à soulager des affres que l'on ne voudrait jamais voir se produire.

Mais nous croyons qu'il est impossible de ne pas signaler la férocité d'attitude de ceux qui organisèrent la fête.

Seuls, les blessés russes seront secourus. On leur enverra, avec du taffetas anglais pour fermer les blessures qu'ils se font eux-mêmes, des tablettes de chocolat et des oranges pour les simples mouffes et quelques bons paniers de champagne... du sec — pour les officiers blessés ou les grands ducs écorchés.

Quant à ces petits singes jaunes de Japonais, ces affreux Nippons aux yeux caloteux qui, les infâmes, jonglent un peu brutalement avec nos bons alliés, ils peuvent hurler d'une balle russe ou agoniser d'un éclat d'obus, c'est bien fait.

Et ceci n'est pas une boutade, mais l'exacte vérité.

Si les ambulances japonaises étaient seulement aux fortifications nous aurions pu voir les mêmes femmes qui frappaient les prisonniers de Versailles de leurs ombrelles aristocratiques, sortir de goûter Rigoletto pour aller torturer des lits d'agonie.

Où, les bonnes dames bien pensantes qui coucheraient volontiers avec un soldat ivre et botté pourvu qu'il soit russe, feraient payer cher aux blessés japonais le crime d'avoir un courage mal employé.

Un autre sentiment se dégage de cette histoire, c'est la reconnaissance.

Nous souvient-il de la guerre entre le Japon et la Chine ? Oui, n'est-ce pas ? Les puissances européennes à l'affût de promesses avaient là-bas des soldats.

Et, malgré que les enfants du Ciel Empire ne se défendissent pas, beaucoup de Français furent blessés, des dysenteries étolèrent des hommes, et la fièvre en terrassa quelques-uns.

Qui soigna les maraouins, les petits pionniers de France ?

Qui ? Mais le Japon, parbleu !

Et les journaux de l'époque nous apprennent que c'est avec des soins de mère et des tendresses de sœur que les mousmés de la Croix-Rouge japonaise soignèrent nos nationaux. Ainsi apparaissent l'hypocrisie et la férocité humaines lorsque l'on recherche à concilier l'humanité avec le patriotisme, la bonté avec un chauvinisme étroit.

Et telle est la mentalité étroite, qu'il est très bien de tendre la main à un cosaque qui a le bras cassé, mais qu'il est encore mieux de pousser du pied un Japonais au centre ouvert.

Fortuné Henry.

L'Absurdité Syndicale et Coopérative

Réponse à Grave

Sous ce titre bizarre « Les Byzantins », Grave nous parle des syndicats. Est-il bien sûr de ne pas se livrer au byzantinisme ?

En 1893, Grave vint gentiment dénicher pour son journal quelques articles de révolte que j'écrivais alors dans des suppléments quelconques. Je n'oublie pas nos bonnes relations depuis lors et j'ai sous les yeux « Les aventures de Nono » dédiées par lui au camarade Paraf-Javal, en toute cordialité. C'est à un nommé Paraf-Javal qu'il dédie maintenant sa prose.

Voyons, Grave, pourquoi ce style de gardé-champêtre ? Seriez-vous devenu par hasard agent de l'autorité ? L'ex-journal La Révolte serait-il transformé en recueil de procès-verbaux ?

Un nommé Paraf-Javal. Pourquoi cette appellation hostile, en usage parmi les formalistes tatillons qui cherchent, comme on dit, des poux dans les têtes. Cherchez-en dans la mienne, Grave. Je ne crois qu'il y en ait ; mais, au cas contraire, ne les y laissez pas, je vous prie.

Et, par la même occasion, cherchez-en donc quelques-uns dans la vôtre.

Voyons maintenant vos arguments. D'abord vous trouvez mauvais de réduire la discussion à des syllogismes. La méthode syllogistique est pourtant la seule bonne méthode de raisonnement connue. En avez-vous une meilleure à préconiser ? Si oui, vous devriez nous la faire connaître et vous devriez la pratiquer, ce que vous ne faites certes pas aujourd'hui. Exemple : Croyant me réfuter, vous me confirmez.

En effet, j'avais dit : « Qu'est-ce qu'un syndicat ? — C'est un groupement où des abrutis se classent par métiers pour essayer de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers. »

« De deux choses l'une : ou ils ne réussissent pas, alors la besogne syndicale est inutile ; ou ils réussissent, alors la besogne syndicale est nuisible, car un groupe d'hommes aura rendu sa situation moins intolérable et aura, par suite, fait durer la société actuelle. »

Or, vous nous dites textuellement :

« Evidemment, tant que les travailleurs s'en tiendront à défendre leurs salaires, n'auront pour idéal que d'obtenir une augmentation, rien ne sera changé à leur situation d'exploités. »

Nous sommes d'accord et nous pouvons chanter ensemble :

Duo (Grave et Paraf-Javal)
La besogne syndicale n'est pas intéressante au point de vue du changement de l'organisation sociale actuelle.

Ceci dit, une autre question se pose, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente : Est-il possible d'améliorer son sort dans la société actuelle ?

Une remarque en passant. Vous me prêtez, Grave, des idées idiotes qui ne sont pas miennes, qui sont contraires aux miennes et vous prenez la peine de les réfuter. Vous semblez croire que je conseille aux hommes de ne pas essayer d'améliorer leur sort, de ne pas réagir dans la société actuelle. Où ai-je dit cela ? Où l'ai-je écrit ? J'ai dit le contraire. J'ai écrit le contraire et j'ai donné mes raisons.

Mais je pense que les seuls moyens pour un conscient d'améliorer son sort sont extra-syndicaux. Nous ne nous entendrons pas sur ce terrain, je le sais. Vous ne vous entendrez pas non plus avec bien d'autres camarades qui se croient conscients sur ce point et qui, sur ce point, ne vous considèrent pas comme tel. Ne parlez pas des groupes. On ne vous y voit jamais et vous ignorez leur besogne. C'est votre droit, comme c'est le mien de rire quand vous me reprochez mon activité.

Et, pour en revenir à l'amélioration du sort, là est, en effet, le nœud de la question, c'est parce qu'on espère améliorer son sort par les moyens de la société actuelle, c'est parce que quelques exceptions y arrivent et semblent ainsi justifier les espérances illusoires de la masse, qu'on ne change pas cette société. Si les hommes sortaient de leur tête tout espoir d'arriver à modifier l'organisation actuelle par la politique, par le syndicalisme, par le coopératisme, etc., s'ils ne comptaient que sur eux-mêmes, ils feraient sûrement quelque chose. Ils penseraient à la refonte totale au lieu d'attendre toujours.

LES HOMMES FERONT QUELQUE CHOSE D'INTERESSANT AU MOMENT PRECIS OU ILS RENONCERONT A TOUT ESPOIR D'AMELIORER LEUR SORT PAR LES MOYENS DE LA SOCIETE ACTUELLE ET OU ILS S'OCCUPERONT, TOUTE AFFAIRE CESSANTE, D'ORGANISER UNE SOCIETE RAISONNABLE.

UN HOMME FAIT QUELQUE CHOSE D'INTERESSANT AU MOMENT PRECIS OU IL RENONCE A TOUT ESPOIR D'AMELIORER SON SORT PAR LES MOYENS DE LA SOCIETE ACTUELLE ET OU IL S'OCCUPE, TOUTE AFFAIRE CESSANTE, D'ORGANISER UNE SOCIETE RAISONNABLE.

Et cela par la raison bien simple qu'on ne peut améliorer son sort dans la société actuelle qu'en se comportant comme un saligaud et que les meilleurs doivent se contenter d'essayer d'être des saligauds envers d'autres que les camarades.

Voilà ce que je me fais fort d'expliquer dans votre syndicat — (celui des directeurs

de journaux évidemment) — si vous m'y convoquez.

Une remarque encore, à propos du groupement corporatif auquel vous appartenez de fait, sinon théoriquement. Après avoir blâmé ceux qui s'occupent de personnalités et probablement pour montrer que vous savez vous permettre ce que vous reprochez aux autres, vous vous occupez de ma personne et vous affirmez, qu'exerçant ce que, dans la bourgeoisie, on nomme une profession libérale, je puis discuter de gré à gré mes honoraires. Qu'en savez-vous ? Connaissiez-vous beaucoup d'endroits où l'on puisse discuter de gré à gré ses honoraires ? Vous en déduisez que je suis mal placé pour parler des syndicats. Dites donc, Grave, alors et vous ?

En ce qui me concerne, je fais certains travaux pour certains salaires. En quoi cela rend-il mes arguments, au sujet des syndicats, meilleurs ou pires ? S'il en était comme vous dites, je pourrais vous répondre : « Vous exercez ce que, dans la bourgeoisie, on nomme une profession libérale, ne nous causez pas d'anarchie. »

Prenez garde, la querelle est mesquine. Si vous voulez interdire les discussions sociales à tous ceux qui ne sont pas ouvriers proprement dits, il vous faudra fermer votre porte à Kropotkine et à Reclus, ainsi qu'à la plupart de vos collaborateurs. Il vous faudra la fermer à tel camarade bourgeois que vous savez, dont vous avez naguère accepté la collaboration matérielle si gentille et si simple et qui est bien l'un des anarchistes les plus admirables que je connaisse.

Ce n'est pas ma faute si je mêle à une discussion spéciale toutes ces idées à côté. Je vous réponds consciencieusement et aussi brièvement que possible. Chacune de vos phrases serait à relever. Il en est même que je ne comprends guère. On vous dirait « monté ». Je le croirais à l'argument de la « surenchère », le boniment favori des chefs syndiqués hostiles aux idées non-rétrogrades. Vous parlez aussi de beauté, de justice (1), d'individualisme. Ces mots ne m'intéressent qu'après définition.

Au nom de la « solidarité professionnelle » vous blâmez la conduite d'un anarchiste qui, adversaire d'une grève, ne se mettrait pas en grève si ses compagnons d'atelier s'y mettaient. Un tel individu refuserait de s'incliner devant la majorité, la jugeant absurde. Quand on juge un acte déraisonnable, on ne le fait pas, on alors on le fait sachant qu'on en subira les conséquences. Nous voyons des syndiqués très énergiques, pleins de bonne volonté, faire, de bonne foi, des actes inconsiderés. Devons-nous nous solidariser avec eux ? Je ne le pense pas. Et quand je vois, par exemple, des fous en convoquer d'autres à aller sans armes dans des endroits où des brutes armées sont prêtes au massacre, je ne suis pas solidaire des fous qui me convoquent, même si ces fous sont de ma profession. Je veux marcher les jours où j'ai les chances d'être le plus fort et non les autres jours.

Et maintenant, Grave, pourquoi vous occuper de toutes ces questions ? Vous croyez notre idéal irréalisable pour notre génération ? S'il en est ainsi, je ne vois pas l'intérêt que nous ayons à nous en occuper. S'il en est ainsi, je ne vois même évidemment aucun inconvénient à « faire joujou » dans les syndicats, à « faire joujou » dans les assemblées politiques.

Mais s'il en est autrement — et je crois qu'il en est autrement, je crois pouvoir démontrer qu'il en est autrement — il importe de nous occuper de la mise en pratique de cet idéal, après avoir abandonné au préalable les bagues électorales, syndicales, coopératives et autres. Les élections contribuent à la fabrication de l'autorité, c'est-à-dire font durer l'autorité ; les syndicats s'efforcent de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers, c'est-à-dire font durer le patronat ; les coopératives contribuent à faire concurrence au commerce, c'est-à-dire font durer le commerce.

Voilà, Grave, la réponse du NOMMÉ Paraf-Javal. Je tâcherai de passer chez vous un de ces jours. Nous causerons de tout cela. Faudra-t-il apporter les aventures du NOMMÉ Nono, pour que le NOMMÉ Grave change sa dédicace ? Non, n'est-ce pas ?

Paraf-Javal.

L'AMORPHISME

L'amorphisme, est-ce une doctrine nouvelle, un parti différent né d'une orientation originale des cerveaux ? L'amorphisme, qu'est-ce, en vérité ? L'indifférence en matière politique ou sociale, le jemenichisme invétéré, le laisser-aller le plus absolu en une société où l'homme est dévoré par l'homme, sans résistance de la part du mangé.

L'amorphisme est la veulerie, l'ignorance, la dégradation morale, l'abdication du gouverné. L'amorphisme est une véritable maladie mentale, car il voue celui qui en est atteint aux fantaisies, aux entreprises perverses des détenteurs de la richesse et du pouvoir.

L'amorphisme est la veulerie, l'ignorance des peuples vendus par eux-mêmes à la classe dominante.

Dans l'arène sociale, comme autrefois les Gladiateurs combattaient certains jours les bêtes féroces avec un sabre de bois, les travailleurs sont écrasés d'avance, croyant le patronat utile, le capital nécessaire, l'au-

(1) Voyez comme nous différons. Les bons juges que vous préconisez ne m'intéressent pas plus que les bonnes sœurs et je crois pouvoir démontrer qu'il n'y a pas plus de bons juges que de bonnes sœurs, que de bons militaires, que de bons abbés, et que, juges, sœurs, militaires, et abbés sont, non à améliorer, mais à détruire.

torité indispensable à leur bonheur. — Parfaitement !

Questionnez un certain nombre de prolétaires sur la bourgeoisie, les dangereux serveurs de Thémis, les vipères sergotiques, les anachroniques arlequins payés pour défendre la patrie, les lourds mercenaires si gracieusement appelés gendarmes les doux et purs représentants de Dieu sur la terre.

Leur réponse est invariablement celle-ci : « La bourgeoisie, monsieur, sans elle comment vivraient les ouvriers ? Ils mourraient de faim. Les magistrats dont le costume vous effare et les arrêts vous indignent, doivent punir les voleurs, moraliser les mendiants, pincer les escrocs, châtier les assassins, faire gémir les transgresseurs de la morale. Les effets sont sans cause, donc les effets ne se renouvelleront pas si les protecteurs de la justice s'appesantissent avec une vigilance graduée sur les coupables. Les agents de paix sont les dévoués défenseurs de la société assaillie par une bande de délinquants ou de criminels. Les sergents de ville sont d'excellents auxiliaires de la vertu, les invincibles défenseurs du travail, de l'épargne, de la sagesse, de la modération. Ce sont des héros modestes, mais sûrs. L'armée qu'on en dit des blaspémateurs systématiques, d'horribles détracteurs, est la phalange glorieuse destinée au sacrifice pour la sauvegarde de la nation. L'armée supprimée, les barbares voisins, circonvoisins, océaniques, tous ces Huns, Atilas, Tahitiens ou Papouasiens avaleraient la France comme une brioche vanillée. Respect aux guerriers car ils sont la bonté, la beauté et la raison. Les braves gens considérés comme des hirondelles de potence, ces admirables citoyens dont G. Courteline a dit qu'ils étaient sans pitié, les gendarmes si imposants soit à pied, soit à cheval, soit quand ils amènent des vagabonds, soit quand ils étalent leur corpulence aux cours d'assises aux côtés ou au-dessus des accusés, ne symbolisent-ils pas l'austérité, la noblesse, l'impeccabilité des institutions que nous envient la Guyane et la Nouvelle-Calédonie ? Qu'avez-vous à reprocher à la maréchaussée ? N'est-ce pas un des fleurons de la couronne sociale ?

Les prêtres, que vous criblez de sarcasmes, couvrez de brocards, dépouillez et exiliez, pourquoi tombez-vous sur eux à langue raccourcie ? Prouvez-nous qu'ils ne sont pas pauvres, chastes, modestes, candides, pieux et sains intellectuellement ? Du haut des chaires, à la leur discrète des vitraux, à la foule recueillie des fidèles ne prêchent-ils pas le mépris des richesses, le pardon des injures, la charité, la mansuétude aux possédants, la résignation, la prudence aux travailleurs que les excitations révolutionnaires entraîneraient peut-être aux pires excès ?

Les prêtres sont les guides vigilants de l'humanité en marche vers la béatitude céleste, loin d'un monde où les plébéiens ne peuvent faire autre chose que souffrir, toute résistance à l'ordre de choses établies entraînant pour son auteur, la misère, la mort ou la perte de la liberté. La société est mauvaise, sauvage, osez-vous penser ? Et vous rêvez sa destruction. Reprenez vos esprits, utopistes, nihilistes, anarchistes. Jamais vous ne l'abattez, parce qu'elle est la civilisation.

Transformer les cerveaux, doter la jeunesse de votre idéal, réaliser vos rêves paradisiaques sur le globe où palpite la réalité définitive, cristalliser la perfection ici-bas, mais c'est du somnambulisme.

Restez donc tranquille, arrangez au mieux votre destinée, arrachez de votre crâne les billevesées qui l'obscurcissent, l'ordre règne, la République coule à pleins bords, et ailleurs tout est bien. »

Antoine Antagnac.

COMLOT ANARCHISTE

Lorsque les souverains se déplacent, la police diligente découvre toujours des complots contre la vie des chefs d'Etat. Comment ne les découvrirait-elle pas ? Ils sont presque toujours ourdis par elle, aidée en cela par son auxiliaire naturelle, la presse bien pensante. Tout le monde connaît l'histoire du complot de Marseille, le fameux complot où, discrètement, dans un établissement public regorgeant de consommateurs appartenant à toutes les conditions sociales, l'italien Giovanni, juché sur un banc pour se cacher sans doute, criait à pleine voix ses rancœurs contre la société, cherchant à faire comprendre à ses auditeurs improvisés que plus ça change et plus c'est la même chose. Pendant que le rachimique avorton maître de l'Italie et le grotesque Loubet vont se congratuler, ripailler aux frais de leurs bons peuples, le plus grand nombre de leurs sujets crévera de misère et d'humiliations. Il n'en fallut pas davantage pour que journalistes et policiers, souvent c'est de même famille, hurlassent au complot. Cela ferait rire si ce n'était si pauvre d'imagination. L'intelligence policière est en baisse ; nous avons eu jadis des complots bien machinés ; aujourd'hui les journaux sont obligés de démentir le lendemain ce qu'ils avaient si obligeamment accueilli la veille.

Le complot anarchiste, se détachant en lettres grasses dans les manchettes des journaux à scandale, ne fait plus recette comme autrefois ; le public, à force d'être refait, commence à voir la ficelle.

Chaque fois que l'on parle de complot, on est sûr qu'une canaillerie gouvernementale ou policière se prépare. Le voyage de Loubet, l'allié du bon petit père Nicolas, sera le prétexte à arrestations, perquisitions et condamnations. Tout ça n'empêchera pas le brave peuple italien et français de crier, jusqu'à s'égosiller : Vive le roi, vive la République.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

LA LIBERTÉ DE LA GRÈVE

Nous vivons dans un pays libre. Nous avons la liberté de penser, d'exposer nos idées et de les répandre soit par la parole dans les réunions, soit par les écrits : livres, brochures, journaux, pièces de théâtre, etc... Nous avons le droit, c'est-à-dire la liberté de les afficher publiquement ainsi que nos sentiments par les manifestations dans la rue.

Seulement, c'est une liberté bizarre. Elle disparaît devant l'intérêt supérieur du pays ou devant celui de la République, ou, ce qui est encore plus exact, devant l'intérêt supérieur des gouvernants, de la classe dirigeante et capitaliste.

Nous avons le droit de penser — et qui donc aurait la vanité de vouloir nous en empêcher ? — mais si notre pensée est considérée comme trop subversive, on ne nous permet pas de l'exprimer.

Nous avons la liberté de parole et le droit de nous réunir. Cependant, si notre langage est irrespectueux pour ceux qui s'intitulent les maîtres, il ne faudra pas nous étonner d'être un jour arrêtés et traduits en justice (?).

Nous avons la liberté de la presse et le droit d'écrire. Mais c'est à nos risques et périls que nous nous en servons, car si ce que nous écrivons est jugé séditieux par les censeurs de l'opinion publique, nous pouvons fort bien être poursuivis et condamnés à une amende ou à de la prison.

Nous avons le droit de manifester dans la rue. Mais c'est là un point très délicat et il faut nous entendre sur le sens du mot : manifestation. Il y a manifestation et manifestation.

Si, comme les oies du pays de Laon recevant le citoyen Combes, nous descendons dans la rue pour acclamer ceux qui nous exploitent, tout nous est permis. Si, au contraire, nous y allons pour les conspuer, c'est différent : il nous faudra compter avec la police toujours zélée et ne se faisant jamais faute de frapper les gens récalcitrants.

Cette liberté dont on nous vanite tant les bienfaits est donc bien incomplète ; elle n'est qu'une vulgaire contrefaçon de la vraie liberté ; elle disparaît et apparaît alternativement au gré des gouvernants et pour les besoins de leur cause.

Mais là, où l'on peut dire qu'elle est complètement supprimée, c'est dans les endroits où existent des grèves.

A peine quelques ouvriers cessent-ils de travailler qu'on mobilise contre eux troupes et gendarmes. Dès ce moment, il n'y a plus aucun droit, aucune liberté pour les grévistes. Sans rappeler les mémorables fusillades qui illustrèrent les précédents ministères, il suffit pour le prouver de citer certains faits plus récents, tels que les massacres de Terrenoire, d'Hennebont, de Marseille, d'Amiens, etc...

Les ouvriers tiennent-ils des discours révolutionnaires ? On supprime leurs réunions et on ferme leurs Bourses de Travail, comme on le fit dernièrement à Nice et à Clermont-Ferrand.

Veulent-ils, à l'aide de placards et d'affiches, exposer au public le pourquoi de leurs revendications ou de leur attitude et inviter les soldats à ne pas jouer le rôle de meurtriers ? On les empêche et on lacère leurs affiches.

Ont-ils enfin l'intention de manifester sur la voie publique, même pacifiquement, comme à Roubaix ? On le leur interdit ! Et si, exaspérés, ils manifestent malgré tout, on les fait charger par la cavalerie et écraser par le pied des chevaux.

Ainsi, le peuple ne peut pas descendre dans la rue pour y crier ses sentiments et ses idées. Que doit-il donc faire ?

Il n'est guère agréable pour lui de rester constamment dans ses taudis sombres et tristes pendant les longs jours de grève.

Il ne peut pourtant pas non plus charmer ses loisirs en allant au spectacle, au café, ou en se payant le luxe d'une villégiature à la campagne.

Ah ! s'il avait le logis d'un Motte quelconque, c'est avec plaisir qu'il se dispenserait de sortir !

On aurait pu croire quelquefois que dans la rue il était chez lui, que là il pouvait parler, discuter, manifester. Eh bien ! pas toujours. Quand on le lui permet en haut lieu, oui ; mais quand on ne le lui permet pas, non ; et le malheur est qu'on le permet assez rarement.

Nous comprenons cela d'ailleurs ; en effet, ce n'est pas un spectacle bien élégant et bien raffiné pour un capitaliste que celui de ses malheureuses victimes traînant par les rues leurs haillons et leurs visages hâves. C'en est un plus beau et surtout plus réconfortant d'y voir la soldatesque avec ses engins de mort...

Le plus révoltant dans ces attentats aux droits des gens, c'est qu'on essaie de les justifier en prétextant qu'ils ont pour but le maintien même de ces droits.

A en croire les gouvernants, s'ils usent parfois de moyens violents à l'égard des grévistes, c'est toujours à contre cœur et pour sauvegarder la liberté du travail, les droits du patron, etc...

Liberté de ceci, droit de cela...

Mais où donc est-elle, la liberté ?

Il faut avoir les yeux d'un bourgeois pour la voir dans la galopade des chevaux piétinant femmes et enfants.

Le soldat qui monte la garde devant le coffre-fort d'un capitaliste, contre ses frères de misère, est-il libre ?

Et l'ouvrier, qui n'a que quelques sous dans sa poche — si toutefois il les a — et une nombreuse famille à nourrir, est-il libre en face de son adversaire, l'industriel millionnaire ?

Cette liberté, c'est celle, pour les uns de mourir de faim, de fatigues, de misères, et celle pour les autres de vivre grasement dans l'oisiveté.

Mais il est une autre liberté. C'est de celle-là que se réclame le tra-

vailleur qui déclare vouloir ne plus produire pour les parasites, tant que ceux-ci ne produiront pas eux-mêmes.

C'est en son nom que celui-ci veut exprimer sa pensée, toute sa pensée, sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit.

C'est en son nom qu'il veut parler et écrire sans subir aucun contrôle, même si les idées qu'il répand sont diamétralement opposées à celles des maîtres du jour et si elles combattent leurs institutions, celles-ci fussent-elles les plus sacrées.

C'est en son nom aussi qu'il veut manifester dans la rue, sans courir le risque d'être assommé par le premier pandore venu.

Et c'est enfin au nom de cette véritable liberté, qu'un jour, il mettra à la porte des usines et des châteaux les intrus bourgeois qui, bien que n'ayant jamais rien fait d'utile de leurs quatre pattes, ont la prétention d'y commander !

Auguste C.

CONFÉRENCE ANTIFÉMINISTE DUCHMANN

Réponse à une convocation

Madame Kauffmann, secrétaire du groupe la Solidarité des Femmes.

Je reçois une convocation adressée à ma femme pour votre réunion du 20 courant ; je vous prie d'excuser Mme Nelly Roussel en tournée de conférences féministes. Quant à moi, je suis retenu ce soir là par la réunion mensuelle de la section du 12^e de la Ligue des Droits de l'Homme, que j'ai l'honneur de présider (sans aucune majesté je vous prie de le croire), et dont le camarade Duchmann fait également partie.

J'aurais été heureux d'entendre votre conférence, dont j'excuse le mauvais caractère, conséquence probable d'un mauvais estomac, parler de la Révolution profonde qu'il vient de faire subir à la question Féminine ; en effet, c'est lui et c'est lui seul, qui vient d'avoir la géniale inspiration d'insérer cette question féminine, de telle sorte, que grâce à lui, la question Féminine est mieux que résolue... elle a cessé d'être — c'était évidemment fort simple, mais, tel l'œuf célèbre du non moins célèbre Colomb, fallait-il encore y penser...

Croyez à mes meilleurs sentiments,

Henri Godet.

LA FEMME ET LES ÉLECTIONS

Il serait tout à fait impardonnable de ne point signaler à l'activité de nos féministes l'action si virile de la « Ligue des Femmes Françaises », dont le secrétaire général est à Lyon. D'un bout à l'autre du pays, cette ligue fait distribuer un manifeste qui rappelle aux Françaises que notre chère patrie a été plus d'une fois, depuis quatorze cents ans qu'elle existe, sur le point de périr. Mais souvent, dans ces périls extrêmes, une femme fut suscitée pour la sauver : telles Clotilde, Geneviève et Jeanne d'Arc. Aujourd'hui encore, à la veille des élections, la France se trouve encore une fois sur le point de périr. Ca, c'est véritablement jouer de malheur. Vingt-cinq mille francs-maçons ont juré « d'emporter le morceau » et, seules, les femmes peuvent les empêcher de mettre à exécution ce misérable projet.

Pour la « Ligue des Femmes Françaises », comme pour toutes les autres ligues féministes, les hommes n'ont rien fait de bon en politique et il est grand temps que les femmes interviennent.

— Si les femmes ne s'en mêlent pas, disent les uns, l'humanité restera toujours sous le joug des prêtres et des soudards.

— Si les femmes ne s'en mêlent pas, ripostent les autres, la patrie périra et la religion aussi. Bientôt, tous les couvents seront fermés. On chassera les prêtres. Il n'y aura plus de baptême, ni de première communion, ni de mariage béni, ni de prières sur les tombes...

Voilà où j'éprouve quelque difficulté à comprendre.

Allez donc mettre d'accord ces deux écoles adverses. Surtout n'allez pas prétendre que, si les femmes s'en mêlaient, rien ne serait changé dans nos destinées, puisque l'élément féminin se diviserait en partis politiques, variés et nombreux, ainsi que l'élément masculin nous en donne lui-même l'exemple. Une telle opinion soulèverait plus de cris que d'arguments contraires.

Quoi qu'il en soit ; la « Ligue des Femmes Françaises » engage les femmes, en attendant qu'elles obtiennent le droit de suffrage, à faire voter leur mari, leurs fils, leurs frères et leur amant lorsqu'elles en ont, pour un candidat « honnête », ainsi qu'ils le sont tous, d'ailleurs. « Quelle est celle d'entre vous qui ne peut gagner une voix — et, le pouvant, ne le voudrez-vous pas ? » Le jeu vaut évidemment la chandelle. Françaises, sauvez la France !

Et c'est un procédé que je conseille fort à nos féministes. Rien de plus flatteur et de plus méritoire à la fois que de diriger la « voix » de son mari. L'heureux élu sera libre de s'imaginer la petite scène conjugale où son nom fut prononcé pendant l'étreinte !

— Oh ! p'tit rat chéri, jures-moi que tu voteras pour Tartempion, dis !

Les femmes sauront trouver le ton irrésistible qu'il faut pour vaincre toutes objections ; puis, une louable complaisance récompensera le mari de sa promesse. Même si toutefois il néglige de lire *Régénération* l'électeur pourra prier Tartempion d'accepter pour filleul le petit être dont sa candidature aura provoqué la naissance. Maintenant, si le candidat « honnête » n'était pas élu, la femme n'aurait qu'à refuser son flanc douloureux.

Quelques années de cette pratique, et c'est bien le diable si les antiféministes les plus irréductibles ne viennent pas à résipiscence.

Henri Duchmann.

SYNDICALISME

Deuxième réplique à Paraf-Javal

Entre deux maux, on choisit le moindre. Si, pour apaiser des colères, on les excite, on a tort ; si, pour dissiper la confusion on l'obscurcit, il vaut mieux se taire ; si, pour clarifier l'eau d'un étang, on en remue la vase, on se méprend. Est-il moins sage de supporter une intolérance que de provoquer une intolérance et demie ? Voilà où se réduit toute mon objection ; elle est simple : il faut de bien longues explications à Paraf-Javal pour la comprendre !

Combien j'éprouverais de plaisir à ce que Paraf-Javal daigne répondre aux arguments sérieux que je lui oppose, sans passer à côté. Quand, en dehors du titre d'un article qui laisse attendre qu'il sera question de syndicalisme, on n'en lit pas un mot, il s'en suit de la déception.

Creuse avait jugé mal intentionnés des termes à lui adressés par Paraf-Javal avec une pureté d'intention très nette, voilà qui suffit et n'intéresse pas outre mesure les lecteurs du *Libertaire*. Le fait ne mérite pas une ligne de plus, il y a mieux pour employer son temps.

Je n'ai jamais blagué la méthode mathématique, j'en ai combattu l'excès. J'aime le vin, je déteste l'ivrognerie. « La mathématique induit souvent en erreur... » avais-je écrit (*Libertaire* N° 21). C'est seulement par l'imagination de Paraf-Javal que j'ai progressé dans la voie de ses conceptions. Sur sa demande, j'ai développé avec précision (*Libertaire* N° 23), j'ai indiqué une méthode de raisonnement (me relire), celle que je me plais à observer. Pour l'instant, je n'y reviendrai pas.

Enfin, pour clore cette querelle de mots, Paraf-Javal ne veut pas que j'accorde à des kilomètres le qualificatif qu'on applique parfois aux distances. Je vous assure en toute sincérité qu'il est épineux de discuter avec lui, car j'avais employé le mot : raisonnable — qui tient une si grande place dans le vocabulaire de mon interlocuteur — uniquement pour lui plaire, et j'y gagne d'être raillé. Pauvre de moi ! Encore si le syndicalisme y gagnait... Aussi, rappellerai-je notre camarade sur le sujet en litige, l'inviterai-je, avant de passer sur un autre terrain, à revenir avec moi défricher celui sur lequel nous nous trouvons.

Paraf-Javal a conclu dans un précédent article : les syndicats sont inutiles ou nuisibles. Inutiles s'ils échouent dans leurs réclamations, nuisibles s'ils y réussissent parce qu'ils font durer la société actuelle.

Moi, j'ai conclu : Panacée le syndicalisme ? Non, parce qu'il n'attaque pas tous les maux dont nous souffrons. Utile ? Oui, plus qu'on le pense ordinairement.

J'ai démontré ceci : par les syndicats, la hausse des salaires ; par la hausse des salaires, l'instruction ; par l'instruction, la conscience de ses droits ; par la conscience de ses droits, la révolte.

Toutes choses qui, par leur aboutissant, abrègent au lieu d'allonger, la durée de la société actuelle.

Paraf-Javal affirme que les conscients sauront se grouper quand il y aura lieu. Je crois, moi, qu'il y a lieu de se grouper dès l'instant pour les conscients, en raison de la permanence du conflit existant entre le capital-argent et le capital-travail.

That is the question.

Creuse.

P.-S. — Introuvable dans plusieurs bibliothèques, si le traité de Pascal était d'un prix modique, certains camarades, malgré l'insuffisance de leur salaire, l'achèteraient peut-être. C.

Laissez-Nous... Et Après ?

Laissez-nous ! nous disent les bons généraux russes, quand nous aurons vaincu le Japon nous désarmerons... pas avant. Les Japonais ont violé nos droits en Mandchourie et en Corée, ils nous ont lâchement attaqués ; il est nécessaire que nous leur donnions une leçon qui serve aux générations futures. Et le Tzar, ce bon petit père qui règne en maître absolu sur 80 millions d'êtres, qu'il mène à coups de fouet, grâce à la complicité de sa noblesse servile, grâce aussi à l'avachissement des peuples, de dire, les larmes aux yeux... « larmes de crocodile », moi qui voulais tant la paix ! cette vilaine race jaune m'a forcé à la guerre.

La Russie hypocrite, initiatrice du Congrès de La Haye, congrès se proposant pour but, comme chacun sait, le désarmement général, quelle comédie ! Pendant que l'ours du nord parlait de paix générale, il aiguillait ses dents ; par toute sorte de ruses, il cherchait à exaspérer la patience japonaise de façon à faire croire au monde que c'étaient les Nippons qui, fous d'orgueil, étaient les agresseurs. Voyons, peuple toujours benévole, qui inclines avec tant de complaisance devant les affirmations intéressées de la presse immonde, vendue à tes oppresseurs, est-ce le Japon qui est venu en Europe pour démembrer le colosse russe ?

N'est-ce pas plutôt ce dernier qui, croyant les Japonais incapables de résister à l'invasion de ses hordes, a tout fait pour que la guerre éclatât ? Malgré que l'on croie, ou que l'on veuille faire croire le contraire.

Oui ! Oui ! le seul responsable de l'affreuse tuerie d'Extrême-Orient, quoi qu'en disent nos patriotards à gage, c'est le Tzar ! Ne nous laissons pas tromper quand on nous dit que c'est le Japon le fauteur du massacre, demandons qui avait intérêt à la guerre ? N'est-ce pas l'insatiable ambition de Nicolas et de ses séides, qui, déjà écrasant de ses lourdes bottes un tiers de la vieille Europe, convoitait d'étendre sa domination de brute, sur les plaines et les monts de l'Asie ensoufflée. On nous dira, pour essayer d'enflammer encore en nous le reste mal éteint de sauvagerie, cependant sur le point de disparaître, qu'il faut être sans

pitie pour les Chinois, comme pour les Malgaches, pour les Turcs comme pour les Japonais... ce sont des peuples barbares, réfractaires aux beautés de notre civilisation, des impies repoussant les pratiques de notre religion, les préceptes de notre dieu de paix et d'amour... il faut les massacrer, après avoir violé leurs femmes, leurs filles, volé toutes leurs richesses, s'ils se révoltent.

A cela, nous qui savons maintenant, nous répondrons : Si la Russie avait sincèrement voulu la paix, rien ne lui était plus facile que de la sauvegarder, car elle n'était en rien menacée par le Japon.

Dites désormais à vos enfants, pères et mères, que les dirigeants, les exploitateurs de la bonne foi des peuples ont intérêt à mentir ; que, pour perpétuer leurs privilèges, ils font se ruer les peuples les uns contre les autres afin de mieux les asservir et les dépouiller.

Donnons à nos enfants la haine du soldat, symbole vivant de pillage et de tuerie imbecille. Inculquons au contraire à nos chers petits, l'amour de la fraternité des peuples, la haine de la tyrannie, l'amour de la liberté. Haïssons donc la Russie dans la personne du Tzar, de ce tyran hypocrite comme presque tous les tyrans, et tendons un main fraternelle au peuple russe aveuglé comme chez nous, par le mensonge patriotique et religieux.

Ouvrons amis, pour qu'un jour vienne où Mikado, Tzar, Empereur et Président de la République, soient relégués au musée des horreurs et que, les frontières effacées, les peuples réconciliés, tous puissent se développer librement, sainement sur toute la surface du globe.

A bas les armées ! Vive la Liberté !

Francis Jerdaph.

L'Attentat contre Maura

M. Maura, le président du conseil des ministres d'Espagne, le digne successeur de Canovas del Castillo, a failli à son tour être justicié le 12 dernier par un nouvel Angiolillo.

La hyène à face humaine Canovas del Castillo croyait que le peuple subirait impunément les horreurs, les tortures, et les assassinats de Montjuich ordonnés par lui, mais Angiolillo lui a appris qu'il s'était trompé.

M. Maura semble avoir oublié cette leçon de l'histoire, il paraît ignorer que l'histoire a toujours eu ses Harbancus et Aristocles, ses Eliabou, ses Bresci et Angiolillo ; il semble avoir oublié qu'aucun Héliogabale, qu'aucun Caligula ou Caracalla, que le Neron de Milan Umberto le tortionnaire de Montjuich Canovas ne moururent pas dans leur lit. Maura ajoute : toutes les horreurs du régime inquisitorial d'Espagne, le crime d'Alcala del Valle. C'est lui qui inaugura dans cette Espagne déjà si réactionnaire, la période de la plus terrible réaction ; c'est à presse tous les délits de gève aux conseils de guerre qui condamnèrent les accusés implacablement. Des condamnations aux travaux forcés pour 6 ans, 8 ans, 12 ans pour articles de journaux reproduits sans poursuite même en Espagne étaient à l'ordre du jour.

Les protestations de la presse libérale et avancée tant espagnole qu'étrangère étaient dédaignées et méprisées par Maura ; il restait sourd et ne voulait pas entendre la voix aversante et menaçante de toute l'Europe. Il a su se faire haïr profondément par sa conduite cruelle et despotique. Dans toute la presse, dans toutes les réunions, les vœux les plus ardents de vengeance ont été prononcés contre Maura.

La plupart des articles de journaux, la plupart des ordres du jour dans les meetings finirent par le désir « qu'une main vengeresse arrête bientôt le bras sanglant du bourreau ».

Cette main vengeresse s'est levée. C'est un jeune anarchiste catalan de 19 ans, **Joaquín Miguel Artal**, sculpteur de profession, connu par ses camarades comme un jeune homme intelligent, instruit et énergique. Il éprouvait plus profondément la honte, l'insulte que Maura voulait infliger à toute la ville révolutionnaire de Barcelone en promenant dans les rues de cette ville, l'Alphonse de l'Espagne. Michel Artal eut honte pour tous les autres et trappa au nom de toutes les victimes. Pour frapper, Artal choisit le moment d'une nouvelle insulte au peuple, le moment pendant lequel Maura distribuait l'aumône aux pauvres, l'insulte suprême et inconsciente du riche !

M. Maura voulait triompher en entrant orgueilleusement dans une ville où il se savait plus haï que nulle part, comme un vainqueur dans une ville conquise. La police politique et la guardia civil de toute la péninsule, même d'Andalousie, était mobilisée à Barcelone. Les policiers, quoique ombreux, ne purent empêcher que les sifflets et les cris de mort poussés par des républicains et des libertaires, retentissent pendant tout ce parcours « triomphal dans les rues de Barcelone ».

Il y a eu deux attentats dans l'intervalle de 4 jours. Le premier, le 8, était dirigé contre le roi. Une bombe éclata quelques instants avant l'entrée du roi à l'exposition et blessa assez grièvement trois personnes. Le 12, c'est Maura qui reçoit un coup de poignard, produisant une blessure de 5 centimètres de profondeur et 3 centimètres de largeur.

Pour amoindrir sa déroute à Barcelone, Maura étouffa la première affaire et fit dire que sa blessure n'était qu'une égratignure sans importance.

Les journaux nous communiquèrent aussi que les médecins, par peur que le poignard ne soit empoisonné, firent des injections dans la blessure pour la désinfecter. Or, cette nouvelle ne peut être que controuvée, parce qu'un empoisonnement ne peut être arrêté que si on connaît le poison pour pouvoir appliquer aussitôt l'antidote.

Si l'arme eût été empoisonnée, les médecins auraient été impuissants.

L'acte n'a surpris personne et l'attitude de la presse était à prévoir.

Les journaux bourgeois versent des larmes de crocodiles, rappellent que la vie humaine est sainte, mais on est surpris qu'ils ne l'aient pas dit lorsqu'on massacra à Montjuich, à Buao, à Valladolid, à Jumilla, à La Lina, à Alcala del Valle. Pour eux, c'est seulement la vie des bourgeois qui est sainte et non celle du peuple ; pour nous, c'est le contraire.

A Madrid et à Barcelone, la police organise des bandes qui parcourent les rues aux cris étranges de « *Muera la libertad* » (Mort à la liberté), proférant des cris de mort contre les républicains et surtout contre Alexandre Lerroux. C'est la leur manière de prouver qu'ils sont contre le meurtre politique.

La conduite de la presse républicaine est aussi assez curieuse.

Voici les phrases que l'on relève dans la *Publicidad*, *El Pueblo*, *El País*, voire même le mo-

narchiste, mais très libéral *Heraldo de Madrid* : « La violence attire la vengeance. » Les assertions que Maura ne mourra pas de sa mort naturelle se relèvent dans chaque numéro.

L'attentat prédit et attendu s'accomplit, et aussitôt la lâcheté bourgeoise apparaît, malgré leur joie à peine dissimulée, amoindrie seulement par l'insuccès d'Artal ; ils le traitent, pour se protéger, de criminel mystique, d'assassin irresponsable, etc., etc., n'épargnant aucune épithète employée dans de semblables occasions.

La glorification d'un fait qualifié crime est puni par nos lois, donc Artal a commis un crime et Maura est un honnête homme.

Aussi longtemps qu'il y aura des tyrans, il y aura des vengeurs.

La race des Thrasybule et des Guillaume Tell n'est pas éteinte.

Arnold Roller.

CHEZ NOS ALLIÉS

Dans l'autocratie Russe, qui prétend civiliser la Mandchourie, la botte règne en maîtresse avec son compère le knout. Mais heureusement on trouve aussi là-bas des gaillards peut disposés à se laisser botter et knouter... au moins sans riposte.

A Irkoutsk, un déporté politique, A. Jakhimovitch, se rendait, flanqué d'un gendarme, chez un notaire, pour faire légaliser sa signature. Comme il traversait un pont sous lequel coulait une rivière, le prisonnier donna une vigoureuse poussée à son incommode compagnon, et le jeta pardessus le parapet, au beau milieu de l'eau. Puis, il décapa prestement, et il put gagner l'étranger, où maintenant il nargue en toute sécurité les pandores de sa douce patrie.

Plus malchanceux est le sous-officier Lokhmaniouk, à qui la cour martiale de Kief va sans doute faire payer de la vie un geste de révolte.

Le chef d'escadron, Chakhtaktowsky, l'avait indignement maltraité, lui portant en plein visage plusieurs coups de poing. Le lendemain, l'insulte faisait feu sur la brute, galvanée, le blessant à peine. Que ne suivait-il le précepte de l'Evangile ? Quand on vous frappe sur la joue droite, tendez la joue gauche. C'est la théorie qu'on lui soutiendra au conseil de guerre : elle est commode pour les tyrans de tout acabit.

Un autre tribunal militaire, celui de St-Petersbourg, jugeait, il y a quelque temps, cinq terroristes. On leur imputait le grief plus ou moins imaginaire, d'avoir adhéré à l'Organisation de combat du parti socialiste révolutionnaire russe, sorte de Mano Negra qui serait chargée de l'exécution des fonctionnaires spécialement odieux par leurs mesures répressives. Ils auraient, au dire de l'accusation, fourni des armes et des cartouches à Balmachef, l'exécuteur du ministre Sipiaquine : fabriqué des balles empoisonnées pour assassiner le secrétaire d'Etat Pobiédonostsef, le comte Obolensky et le préfet de police, Bezsonof. L'un d'eux, Melkinof, sur le point d'être pris par le policier Alexandrof, lui aurait porté plusieurs coups de couteau à la figure. Guerschouni refusa énergiquement de se reconnaître membre de l'« Organisation de combat » ; il déclara qu'il n'était qu'un agent qui exécutait des missions à titre de simple soldat responsable du parti révolutionnaire.

La trahison n'a pas porté bonheur à l'officier Grigorief, qui n'en a pas moins été condamné à mort avec ceux qu'il avait dénoncés, le docteur G. Guerschouni et l'ancien étudiant Melnikof.

Un autre, Thomas Katchour, condamné à mort pour l'attentat dirigé contre le comte Obolensky, puis interné dans une forteresse, avait consenti à devenir délateur et avait compromis, par ses aveux, l'ouvrier Weizenfeld. Or, il s'est trouvé que ses accusations étaient fausses. Ce qui n'a pas empêché Weizenfeld d'être condamné à quatre ans de travaux forcés pour propagation d'écrits subversifs.

Mlle Réminikof, officier de santé, était coupable d'avoir senti son cœur ému de pitié au contact des moujiks affamés et asservis, et d'avoir hautement crié devant les juges ses sympathies pour le parti révolutionnaire. Leur réponse a été : trois mois de détention et trois ans de déportation et de surveillance pour cette vaillante jeune fille.

Vivent le tsar et l'alliance russe !

Yvan.

L'ANÉMIE DES MINEURS

L'Académie de Médecine a daigné, toute une séance, s'occuper des mineurs.

M. le docteur Fabre, correspondant de l'Académie à Commeny, reconnaît que, dans divers bassins houillers de France et de Belgique ont sévi, à plusieurs reprises, des maladies présentant un caractère épidémique et aboutissant à l'anémie. Quelle est la cause de ces accidents ? Des dégagements d'hydrogène, l'atmosphère viciée de galeries mal aérées. Le remède ? Une bonne aération, des chantiers propres et bien tenus. Tout aussi nécessaire est la propreté personnelle des ouvriers qui doivent, en outre, bien se nourrir, éviter le surmenage et les excès de nature à compromettre leur santé générale.

Excellentement parlé, docteur.

Mais il y a des chances pour que l'enfer des mines reste toujours un enfer, tant qu'il sera la forge inépuisable où se couleront les lingots d'or des actionnaires parasites. Que leurs serfs s'asphyxient, crèvent d'anémie et de consommation, qu'est-ce que ça peut bien leur faire ? Ceux-là mis hors de combat, il s'en trouvera toujours bien d'autres disposés à les remplacer, à être les pourvoyeurs de leurs richesses.

Ne pas se surmener, se sustenter confortablement. Que voila un agréable régime ! Et les mineurs ne demandent qu'à le suivre, pourvu qu'on leur en fournisse les moyens. Mais j'ai plutôt idée qu'ils seront obligés de les prendre.

Quant aux excès de boisson qu'on peut avoir à leur reprocher, nul n'ignore qu'ils sont le fruit même de la misère. Auraient-ils besoin de ces excitants factices, si leur existence était saine et normale ?

Un autre académicien, M. Blanchard, fait l'appel accoutumé à la providentielle sollicitude des

pouvoirs publics. Vite sur le métier une réglementation sévère ! Qu'on impose à tous les chantiers assainis des latrines, et le ver intestinal battra en retraite ; conséquemment plus « d'ankylostomase » et plus d'anémie.

Une question est de savoir si l'Etat se soucie beaucoup plus que les capitalistes de la vie et de la santé des travailleurs.

L'Etat, patron lui-même, est, par essence, du parti des patrons ; et quand la menue racaille bouge, il se charge de faire leur police à coups de fusil. Des règlements protecteurs ? Mais il faudra se révolter pour qu'on en fasse. Il faudra se révolter encore pour qu'on les observe.

Du reste, les syndicats du bassin de Liège, nous apprend M. Chantemesse, ont pris les devants, intéressés qu'ils étaient à diminuer les dépenses occasionnées par les maladies de leurs membres. Ils soumettent donc des ouvriers avant tout embauchage à des visites médicales très sévères.

Mais admettons que l'état général de ces mineurs paraisse trop peu satisfaisant et qu'on leur trouve une trop grande prédisposition au mal cruel et déhilitant. Quel moyen efficace auront ces syndiqués, ces pauvres diables, pour lui arracher leur proie ? Leur solidarité pourra-t-elle souvent faire autre chose que s'imposer de durs et inutiles sacrifices ?

Plus de capitalistes et de patrons ! Plus de maîtres ! La mine aux mineurs ! L'outil au travailleur ! C'est la seule solution.

Jean Foré.

AGITATION

Syndicat général des ouvriers cordonniers de la Seine

PROTESTATION contre l'achat des fournitures

Grâce à votre inertie, et profitant de vos divisions, la majorité des patrons parisiens vous impose le paiement des fournitures.

Cependant, vous ne le devez pas ! Les patrons abusent honteusement de vous !!! Vous ne devez aux patrons que la façon de la chaussure, mais toutes les matières rentrant dans la confection de la chaussure doivent être à la charge des patrons.

CAMARADES CORDONNIERS,

Donc, refusez de payer les fournitures qu'elles qu'elles soit !!!

Les patrons vendent leurs chaussures et gardent pour eux tous les bénéfices, ils doivent donc fournir tout ce qui sert à les fabriquer.

Vous ne devez aux patrons que vos outils et votre savoir.

CAMARADES,

Recevez-vous des salaires supplémentaires pour le paiement des fournitures ? Non ! Eh bien ! alors, ne les payez plus. C'est un vol manifeste !!!

Pour faire disparaître de tels abus il est nécessaire que nous soyons tous groupés dans le Syndicat, nous serons alors une force puissante et nous pourrions imposer aux patrons un peu plus de scrupule et un peu moins de rapacité.

REUNIONS SYNDICALES

Les Réunions des Sections ont lieu une fois tous les mois.

1° La Section du cousu-main se réunit le 2^e samedi de chaque mois, 2 bis, rue Cadet, jusqu'à nouvel ordre.

2° La Section de fabrique se réunit le 4^e samedi de chaque mois, à la Bourse du Travail. Ces réunions auront lieu à 8 heures du soir. A chacune de ces Réunions une Permanence est établie pour recevoir les nouvelles adhésions. Une permanence a lieu tous les jours à la Bourse du Travail, de 2 à 8 heures du soir.

LYON. — Cette fois, et le cynisme devient monstrueux, le malheureux Sauvageon est complètement hors la loi, il ne peut circuler dans les rues sans être immédiatement arrêté par ces malfaiteurs publics connus régulièrement sous le nom de gardiens de la paix et agents de la sûreté, qui, comme de véritables tigres à l'affût d'une proie et aveuglés de colère se ruent sur lui et vont même l'appréhender jusque dans un établissement public où il était en train de prendre une consommation, comme cela est arrivé vendredi soir, 13 courant, sur la place du Pont.

Après l'avoir traîné au poste de police, il leur dit : « Puisque l'acte que vous accomplissez envers moi est illégal et injuste, veuillez me remettre une enveloppe et un feuillet de papier, je veux écrire au Président de la République pour lui signaler l'attentat permanent que les agents de l'autorité commettent sur ma personne. »

Pour toute réponse, trouvant que l'autorité militaire ne l'avait pas suffisamment estropié, ils le rouèrent de coups et le jetèrent avec toute la brutalité qui leur est habituelle, dans la chambre de sûreté et il ne fut remis en liberté que le lendemain. Voilà de nos jours comment la liberté individuelle est réduite. Que fait donc la Ligue des droits de l'homme et du citoyen, depuis le temps qu'elle doit s'occuper de cet homme ; ne serait-ce qu'une ligue de fumistes ? Nous finirons par le croire.

(GERMINAL)

ITALIE

Ada Negri, la célèbre poète révolutionnaire, après avoir publié ses deux volumes de poésie pleines de force et de révolte sous les titres de : *Fatalité* et de *Tempesta*, se fit pendant quelques années et fit croire au monde qu'elle a déjà conclue sa carrière de poète. Or elle vient d'éclater un troisième volume sous le titre : *Martellato*, qui nous rappelle qu'Ada Negri ne s'est pas encore épuisée. Ses derniers vers n'ont plus cette ardeur révolutionnaire que l'on trouve dans : *Tempesta* dont elle a publié un grand nombre d'extraits dans des journaux anarchistes comme le « *Sempre Avanti* » de Livorno. Ses nouveaux vers sont néanmoins pleins de compassion pour les miséreux, pleins des cris d'indignation contre les oppresseurs et d'appel à la liberté.

L'écrivain révolutionnaire bien connu Antonio Agresti publia dans la *Tribuna*, journal conservateur de Rome, un roman sur les anarchistes sous le titre « *L'Idée che accide* » (*L'idée qui tue*). Pour cette publication, il a été assez amèrement attaqué dans l'*Agitazione* par un certain nombre d'anarchistes militants italiens. A Frani les socialistes ont organisé durant le carnaval une mascarade allégorique du procès Bettelo-Ferri. La police politique la « *Pubblica Sicurezza* » défendait ce cortège qui fut organisé néanmoins. La gendarmerie s'opposa, le peuple prit parti pour les manifestants, une bagarre ensuivit qui fit des victimes, fort heureusement du côté des carabinieri (gendarmes), seulement.

Le lieutenant de carabinieri eut la tête fendue par un adroit coup de pierre et le chef (délégato) de la police politique reçut un coup de couteau dans la poitrine.

A Naples a eu lieu une grande manifestation de républicains, de socialistes et d'anarchistes

pour l'anniversaire de la mort de **Giovanni Boccaccio**. Le pèlerinage était imposant et les mesures de la police plus ridicules que terribles.

Plusieurs cas de morts de faim, littéralement, par inanition, mais de mort de faim directe — ont été annoncés par les journaux pendant ces derniers mois à Paris et à Madrid. Il faut bien que l'Italie ne reste pas en retard dans la civilisation ; les journaux de Rome publient, naturellement avec la plus grande indifférence, qu'un nommé Auguste Belardinelli a été trouvé, il y a quelques jours, mort de faim, dans le pays appelé le plus doux d'Europe ou les « lazaroni » heureux, sans avoir besoin de travailler, se chauffant au soleil, mangeant les fruits des arbres, et vivant une vie heureuse et sans souci.

Quelle belle légende mensongère. Dans plusieurs prisons militaires, des mutilés se produisent causées par les mauvais traitements. Leur publication causa un grand scandale dans toute la presse avancée.

Une rébellion s'est produite à la prison militaire de Peschiera. Une douzaine de soldats enchaînés, conduits à la gare pour être transférés à Venise devant le conseil de guerre, se mirent à crier pendant leur transport, entourés par les gendarmes et au milieu d'un public innombrable : « Vive l'Anarchie ! A bas l'Armée ! Vive la Révolution sociale ! A bas le roi ! A bas les officiers ! »

Ils continuèrent courageusement ces cris pendant tout le parcours, ce qui impressionna profondément le public.

La presse anarchiste en langue italienne. — Le mouvement anarchiste italien semble avoir gagné beaucoup de terrain dans ces dernières années — on pourrait même dire mois — à en juger par le nombre toujours croissant de publications anarchistes en langue italienne.

Les voici :

- a) Revues
 1. **Il Pensiero**, revue bimensuelle à Rome, éditée par Pietro Gori et Luigi Fabris.
 2. **L'Universita Popolare** à Mantova, revue bimensuelle éditée par Luigi Mallinzi.
 3. **L'Avenire Sociale** de Messina (Sicile), revue bimensuelle.
 4. **Lux** revue bimensuelle, éditée à Alexandrie (Egypte) par Roberto d'Angio.
- b) Journaux
 1. **L'Agitazione** à Rome, hebdomadaire.
 2. **Il Grido della Folla** à Milan, hebdomadaire.
 3. **Il Libertario** de Spezia, hebdomadaire.
 4. **L'Allarme** de Gènes, hebdomadaire.
 5. **L'Intransigente** de Lecce, hebdomadaire.
 6. **Combattimento** de Carrara, hebdomadaire.
 7. **La Falange**.
 8. **La Favilla**.

Entre autres sont annoncés :
Avanguardia libertaria à Livorno.
Il seme a Pisa.
La Plebe à Perugia.
L'ideale à Ravenne.
L'anarchico à Naples.
Germinale à Farenio (ce dernier sera surtout consacré à la propagande antimilitariste et centenaire) 1 centime le numéro.

c) Journaux anarchistes en langue italienne à l'étranger :

1. **La Question sociale** à Paterson (Etats-Unis) (Il est déjà dans sa dixième année.)
2. **Cronaca Soversiva** à Barre, Vermont (Etats-Unis), directeur G. Ciancabilla.
3. **La Protesta Umana** à San Francisco (Etats-Unis), directeur G. Ciancabilla.
4. **La Nuova Gente** à S. Paolo (Brésil).
5. **L'Avvenire** à Buenos-Ayres (Argentine).
6. **Il Domani** au Caire (Egypte).
7. **Il Risveglio** à Genève (Suisse).
8. **La Rivoluzione sociale** à Londres (?).

Ceci représente déjà un bel effort, mais en outre l'Italie a la spécialité à éditor de temps en temps que des journaux occasionnels, qui paraissent seulement une fois, dans un numéro unique, destinés pour un certain objet, comme pour le 1^{er} mai, 1^{er} mars, la conscription, etc.

ESPAGNE

A Madrid, s'est organisé un « Centro Olivevo »

(Bourse du Travail) où se sont installés douze sociétés ouvrières avec 1.800 adhérents. Ils sont séparés de l'organisation socialiste et portent tous leurs efforts sur la lutte économique, combattant la politique et les politiciens, la bourgeoisie et ses serviteurs.

L'ouvrier espagnol a compris depuis longtemps que la route à suivre pour obtenir l'émancipation des exploités est la lutte économique qui commence avec la grève générale.

Quelques sociétés de tailleurs de pierres ont décidé d'extraire directement la pierre sans passer par l'intermédiaire des entrepreneurs.

A Madrid, a été organisée une excursion de propagande anarchiste devant parcourir l'Espagne.

Cette excursion est divisée en trois fractions : parties de Madrid le 10 avril, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, et l'autre au midi, elles donneront des meetings dans toutes les grandes villes et dans beaucoup de villages.

Dans beaucoup de villes des ouvriers ont institué des cercles d'études sociales où se font des conférences sociologiques et scientifiques.

Ces cercles correspondent à nos universités populaires.

A. P.

Un rédacteur du journal « O Germinale » a été emprisonné à Séboul pour sa propagande radicale.

La réaction est maîtresse dans cette ville. Un manifeste de protestation a été répandu dans tout le pays contre les autorités de Séboul.

Nous avons reçu le premier numéro de « Kultur » revue internationale de philosophie, sociologie, littérature, etc. paru à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Nous souhaitons longue vie à nos camarades.

PORTUGAL

A Porto, s'est fondé un groupe antimilitariste, qui fait beaucoup de propagande.

Après avoir publié de très intéressants écrits, à présent, il dénonce les infamies commises dans des casernes par les journaux militaires.

Nous souhaitons l'extension de cette propagande.

A Bragaura, les commerçants ont fermé leurs boutiques : ils ont déclaré la grève générale parce que la municipalité avait approuvé une nouvelle augmentation d'impôt.

Le préfet ayant donné l'ordre à la police d'obliger les commerçants à rouvrir leurs boutiques, ceux-ci s'y sont refusés.

A. P.

Un rédacteur du journal « O Germinale » a été emprisonné à Séboul pour sa propagande radicale.

La réaction est maîtresse dans cette ville.

Un manifeste de protestation a été répandu dans tout le pays contre les autorités de Séboul.

Nous avons reçu le premier numéro de « Kultur » revue internationale de philosophie, sociologie, littérature, etc. paru à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Nous souhaitons longue vie à nos camarades.

LISBONNE SANS JOURNAUX

Lisbonne, 8 avril. — En raison des revendications de leurs compositeurs, tous les journaux de Lisbonne ont décidé de suspendre leur publication.

AUTRICHE

A Lemberg (Galicie) a paru un journal anarchiste en langue polonaise « Wolny Swat ».

anarchiste en langue polonaise. Les autorités en furent tellement effrayées qu'elles opérèrent aussitôt des perquisitions au domicile des camarades militants. Le gérant fut arrêté et la saisie du journal prononcée. Mais on put sauver tout de même le tirage des mains de la police et distribuer à profusion.

A. R.

Le peuple du XX^e siècle (Urbain)

Gohier

La Vie des Abeilles (M. Maeklink)... 3 » 3

Bilatéral (J. H. Rosny)... 3 » 3

Les Réfractaires (Jules Vallès)... 3 » 3

Les Rouges-Macquet (Emile Zola) 20 vol. chaque... 3 » 3

Les trois villes... Lourdes, Rome, — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque... 3 » 3

Les Quatre évangiles : l'écondité, Travail... (Emile Zola), 3 vol. chaque... 3 » 3

La Morale des Jésuites (Paul Bert)... 3 » 3

Théories sociales et politiques (Er. Charles)... 3 » 3

La Mélée sociale (G. Clémenceau)... 3 » 3

Le Grand Pan (G. Clémenceau)... 3 » 3

Les plus forts (G. Clémenceau)... 3 » 3

Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)... 3 » 3

Sous le burnous (Hector France)... 3 » 3

Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)... 3 » 3

L'Amie de demain (Eug. Fournière)... 3 » 3

Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)... 3 » 3

Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)... 3 » 3

Urbain Grandier et les possédés de Loudun (D^r Legue)... 3 » 3

Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski... 3 » 3

La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)... 3 » 3

L'Amie nue, poèmes (Edmond Harpocourt)... 3 » 3

Les Caractères de Labryère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre... 3 » 3

Œuvres de Rabelais édit. P. L. Jacob... 3 » 3

Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget)... 0 25 0 30

THEATRE

— « Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Gode... 0 50 0 60

Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite)... 3 » 3

Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), Comédie en 1 acte... 1 35 1 50

La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes)... 3 » 3

Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes... 1 80 2 »

L's mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes... 1 80 » »

Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes... 3 » 3

L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte... 0 90 1 »

Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte... 0 90 1 »

La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes... 1 75 2 »

Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte... 1 75 2 »

Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte... 0 90 1 »

Le Gage (Franz Jourdain), 1 acte... 0 90 1 »

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bague (Liard-Courtois) 3 » 3

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)... 3 » 3

Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles)... 3 » 3

L'Enfermé (Gustave Geoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)... 3 » 3

L'armée contre la nation (Urbain Gohier)... 3 » 3

Les préteurs et la Congrégation (Urbain Gohier)... 3 » 3

A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)... 3 » 3

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkine) 1 25 1 75

La Grève Générale révolution (E. Giraull), couverture de J. Hénault... 0 20 0 30

Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire... 0 10 0 15

La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce... 0 10 0 15

La « Mano Negra » et l'opinion française : couverture de J. Hénault... 0 05 0 10

Un peu de théorie (Malatesta)... 0 10 0 15

Les crimes de Dieu (S. Faure)... 0 15 0 20

Un problème poignant (E. Giraull)... 0 20 0 25

La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Giraull)... 0 15 0 20

L'Anarchie (Malatesta)... 0 15 0 20

En période électorale (Malatesta)... 0 10 0 15

L'Immoralité du mariage (Chaughi) 0 10 0 15

Causeries libertaires (J. de l'Ourthe) 0 10 0 15

Pourquoi nous sommes internationalistes... 0 15 0 20

Rapports du Congrès antiparlementaire... 0 50 0 80

Nouveau Manuel du soldat... 0 10 0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher)... 3 » 3

Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)... 2 50 2 80

Les Soliloques du pauvre (Jehan Riclus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein... 3 » 3

Les Cantilènes du malheur (Jehan Riclus)... 1 25 1 50

La Feuille, par Zo d'Axa : collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)... 2 75 3 »

De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein... 2 » 2 90

En Dehors (Zo d'Axa)... 0 80 1 »

Le Permissonnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Harpocourt... 0 20 0 30

Véhicement (poésies) (A. Veidaux)... 1 » 1 50

La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux)... 1 50 2 »

Guerre et Militarisme (Jean Grave)... 2 75 3 25

Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)... 0 10 0 15

Cartes postales : 0 50 0 60

Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault... 0 50 0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bague (Liard-Courtois) 3 » 3

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)... 3 » 3

Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles)... 3 » 3

L'Enfermé (Gustave Geoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)... 3 » 3

L'armée contre la nation (Urbain Gohier)... 3 » 3

Les préteurs et la Congrégation (Urbain Gohier)... 3 » 3

A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)... 3 » 3

Le meilleur moyen pour soutenir le **LIBERTAIRE**, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

COMMUNICATIONS

LES LIBERTAIRES DU XII^e

Réunions publiques dans les préaux d'écoles
 Vendredi, 22 avril, à 8 h. 1/2, r. Michell Bizot, 83.
 Samedi, 23 avril, à 8 h. 1/2, rue de Reuilly, 39.
 Lundi, 25 avril, à 8 h. 1/2, rue de Pomard, 4.
 Mardi, 26 avril, à 8 h. 1/2, rue d'Aligre, 5.
 Mercredi, 27 avril, à 8 h. 1/2, rue de Pomard, 4.
 Jeudi, 28 avril, à 8 h. 1/2, rue de Charenton, 31.
 Vendredi, 29 avril, à 8 h. 1/2, rue de Reuilly, 57.
 Samedi, 30 avril, à 8 h. 1/2, r. du Rendez-V., 63.
 Le *Pétard* sera mis en vente à toutes ces réunions.

U. P. du X^e Arr., 9, cité de Gènes (67, rue Julien Lacroix). — Vendredi 22 avril à 8 h. 1/2 précises : 2^e Cours de musique à l'Ecole Libéraire. Samedi 20, à 9 h., Causerie.

AVIS

Par une note précédente, l'Ecole Libéraire a fait connaître le différend qui s'était élevé entre elle et le propriétaire du local. Celui-ci prétendait interdire cours et réunions.

Les camarades ne tinrent aucun compte des menaces qui leur étaient adressées et continuèrent à se servir du local.

Le commissaire de police, avisé par le concierge et prié d'intervenir, répondit : « que les locataires étaient maîtres d'user des lieux comme bon leur semblait et qu'il ne pouvait qu'invalider le propriétaire à user de son droit, c'est-à-dire à donner congé ».

Avis aux timides qui pourraient se trouver dans le même cas.

L'Ecole a donc ouvert ses cours et les continue tous les mardis et vendredis.

L'Aube Sociale, université populaire, 4, passage Davy, au 50, avenue de St-Ouen, XVIII^e. — Vendredi 22, Pierre Ravel : Le Clericalisme juif. Mercredi 27, Causerie entre camarades : Ce que je pense du Communisme, par la camarade Janine. Vendredi 29, Kasevitz : Les Maritimes.

L'Education Libre, 26, rue Chapon. — Propagande anti-électorale par la brochure à distribuer à un franc le cent, port en plus : L'Absurdité de la Politique, de Paraf-Javal. Souscription à la n^o 3. Déclaration d'Emile Henry, Avril 1894.

Les Anticraies, salle Jules, 6, bd Megenta. — Vendredi 22 avril, à 8 h. 1/2, Conférence par Marceau sur la « Virginité au point de vue scientifique ».

Bibliothèque Communiste du XV^e. — Samedi 23 avril, Préau des Ecoles, rue Fondary : inutilité du suffrage universel par le camarade Pélous, candidat abstentionniste, avec le concours assuré de Paraf-Javal.

Causeries populaires des X^e et XI^e. cité d'Angoulême. — Mercredi 27 avril 1904 à 5 h. 1/2. Causerie par le camarade Robert Thomas sur l'Évolution des Êtres.

Causeries populaires du XVIII^e, 30 rue Muller. — Vendredi 22 avril 1904, à 8 h. 1/2, Cours d'Espagnol. Lundi 25 avril à 8 h. 1/2, Causerie.

Groupe abstentionniste du III^e. — Sujets traités par L. Mignote, candidat pour la frime : Samedi, 23 avril, préau de l'Ecole de la rue Bourg-Abbé. L'anticléricalisme et le monopole de l'enseignement ; Mardi 26 avril, Préau de l'Ecole de la rue Montmorency. L'Armée et ses conséquences ; Jeudi 28 avril, Préau de l'Ecole de la rue Bourg-Abbé. Le Collectivisme et l'Anarchie-communisme ; Samedi 30 avril, Préau de l'Ecole de la rue Bourg-Abbé, Travail, Machinisme, Concurrency.

SAINT-DENIS. — La Raison, 15, rue de la Boulangerie, vendredi 22 avril, Causerie sur la « Fermentation alcoolique et les vins, au point de vue chimique. Adulération », par Nicolas.

LYON. — Groupe d'Art social. — Dimanche 24 avril à 8 h. du soir, café Bordat, 17, rue Paul-Bert. Fête familiale. Chants et déclamations libertaires. Dans huit jours va recommencer la comédie politique, nous croyons qu'il est de toute utilité de faire une active propagande abstentionniste. C'est pourquoi nous convions tous les camarades à cette fête dont le bénéfice sera entièrement consacré à la propagande anti-électorale.

LIMOGES. — Samedi 23 avril à 8 h. du soir, réunion chez Guitard, 18, rue du Chinchiaux.

MARSEILLE. — Le Milieu Libre de Provence. — Dimanche 24 avril, à 5 h. du soir, réunion ordinaire de tous les adhérents.

THIERS. — Les camarades de Thiers sont priés de se réunir dimanche soir, 24 avril, à 2 heures 1/2, Hôtel de la Paix, rue Nationale. Objet de la réunion : Propagande Libéraire.

Reçu pour la Colonie d'Aiglemont :

Bouillard, Nouzon	1 fr. »
Pointier à Herson	5 fr. »
Musin à Ay	3 fr. »
Frayssé	20 fr. »
Groos à Genève	2 fr. »
Total	31 fr. »

PETITE CORRESPONDANCE

G. L. Houdan. — Paul Robin, rue de la Duée, 27, Paris.

Le camarade Beauré, de Paris : a besoin de savoir l'adresse de Décaux, le camelot, pour communication urgente. Ecrire poste-restante, bureau 13, 13^e arrond.

E. Bro, menuisier à St-Affrique. — Votre abonnement va jusqu'au 15 juillet.

En vente à la librairie ROMAN, 59, rue de Fer, Namur (Belgique) :

Essai sur la question de la population. Plus d'avortements ! — Moyens scientifiques, licites et pratiques de limiter la fécondité de la femme, par le docteur Knowlton. — Brochure poursuivie et acquittée par la Cour d'assises du Brabant. Prix : 0.50. Par la poste : 0.70.

Toute demande non accompagnée du montant (en mandat-poste ou timbres-poste) sera considérée comme non-avenue.

Non pu aborti, traduction italienne de la précédente brochure, par poste, 1 fr.

Socialisme et Malthusianisme (brochure de la Ligue Néo-Malthusienne), par X. Y. Z. Prix : 0.60. Par la poste : 0.70.

L'Immortalité du Mariage, par René Chaughi. Prix : 0.10. Par la poste : 0.15.

En vente au « Libéraire »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nottlau)	0 10 0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkine)	0 10 0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15 0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25 0 35
Les deux haricots, image, par Paraf-Javal)	0 10 0 0
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25 0 0
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gèreault-Richard. La livraison	0 15 0 1
Lueurs économiques (Jacques Sautarel)	0 25 0 0
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30 0 0
Le Pacle (Jacques Sautarel)	0 50 0 0
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier	0 50 0 0
Fin de la Congrégation (Commentaire de la Révolution (U. Gohier)	0 20 0 0
Morale anarchiste (Kropotkine)	0 15 0 0
Machinisme (Grave)	0 10 0 0
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10 0 0
Colonisation (Grave)	0 10 0 0
A mon frère le paysan (Reclus)	0 10 0 0
Entre paysans (Malatesta)	0 10 0 0
Militarisme (Domela)	0 10 0 0
Aux femmes (Gohier)	0 10 0 0
La femme esclave (Chaughli)	0 10 0 0
La femme et la Société (Ch. Albert)	0 15 0 0
L'Art et la Société (Domela)	0 10 0 0
L'Éducation libertaire (Domela)	0 10 0 0
Déclarations d'Élieva (1 ^{re})	0 10 0 0
Grève générale (par les Étudiants)	0 10 0 0
L'Anarchie et l'Église (Reclus)	0 10 0 0
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10 0 0
Auguste Rodin, statuaire (Veidau)	0 75 0 0
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 35 0 0
Les Temps Nouveaux (Kropotkine)	0 55 0 0
Les Anarchistes qui signent (Ch. Albert)	0 10 0 0
L'Anarchie (A. Girard)	0 10 0 0
L'Anarchie (Kropotkine)	1 1 0 0
L'Éducation pacifique (A. Girard)	0 10 0 0
Éléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Cellibat), 1 vol. in-8° 500 p.	3 2 0 0
Du Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.	4 2 0 0
En révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malatesta	0 75 0 0
De Ravachol à Caserio, notes et documents, (Henri Varennes)	2 25 0 0